



Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

24 | 2000

La séduction

l'empire du favori

La séduction au sérail dans le Maghreb du XVI^e au XIX^e siècle

Jocelyne Dakhli



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/1922>

DOI : 10.4000/ccrh.1922

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 avril 2000

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Jocelyne Dakhli, « l'empire du favori », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 24 | 2000, mis en ligne le 16 janvier 2009, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/1922> ; DOI : 10.4000/ccrh.1922

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

l'empire du favori

La séduction au sérail dans le Maghreb du XVI^e au XIX^e siècle

Jocelyne Dakhli

- 1 Dans l'état actuel des recherches sur le monde islamique, l'histoire de la sexualité – celle de l'homosexualité, en particulier, ou celle de la bisexualité – commencent à peine d'être explorées ; les recherches sur l'histoire du couple et de la famille, de manière plus générale, sont à peine plus développées¹. Il y est donc peu probable que la séduction y apparaisse d'emblée comme un objet d'étude légitime. Néanmoins, dans le domaine de l'histoire politique, une longue tradition historiographique s'est imposée qui place l'amour, la passion, l'affect, et la séduction de ce fait, au centre du système monarchique². La faveur passionnée du prince, l'influence de ses favoris sur ses décisions politiques, ses revirements, tous ces thèmes sont constamment mis à contribution dans la définition même du despotisme oriental et de l'arbitraire politique en Islam. Même si le motif de l'amitié passionnée ou de l'amour que le prince porte à l'un de ses compagnons n'est en aucun cas une spécificité du monde islamique, il tend par conséquent à être interprété sous le vocable d'une spécificité culturelle et politique³.
- 2 Cette question ne saurait être abordée à travers la seule problématique saïdienne du « regard » occidental, caricaturant l'Orient⁴. La philosophie politique occidentale a certes construit la figure du despote oriental sur les thèmes d'une essentielle instabilité des passions et des affects – complots de harems, révolutions de palais, disgrâces sanglantes... – mais les chroniques islamiques et l'historiographie politique musulmane mobilisent avec la même constance le ressort de la passion et de la séduction pour interpréter la décision politique, les actes et les revirements des gouvernants.
- 3 Prenant ses distances avec l'une et l'autre de ces traditions, la science orientaliste, telle qu'elle s'est développée à partir de la fin du XIX^e siècle, a donc scrupuleusement occulté ou réfuté toutes ces intrusions du sentiment et de la passion, de l'amour et de la jalousie, les tenant pour des éléments nécessairement postiches et tardifs, dans la narration historique ; on les disqualifiait dans le meilleur des cas comme « fruit de l'imagination populaire ». Néanmoins ces matériaux interprétatifs figuraient dans les chroniques les plus officielles, et sous la plume des historiographes que ces mêmes érudits considéraient et continuent de considérer comme les plus « fiables », dans une perspective

invariablement positiviste. Il s'agit donc d'élucider une forme de nécessité et de rationalité de ces modèles « séductifs » et passionnels dans l'analyse des systèmes monarchiques islamiques. Une entrée dans ce problème par la question de la séduction restreindra utilement la visée, en éclairant une problématique dont on vient de suggérer l'ampleur et les enjeux.

Régimes du rapt

- 4 Quand bien même le concept du despotisme oriental concerne l'Islam dans son ensemble, on ne peut envisager une approche historique du motif de la séduction que dans un cadre plus aisément circonscrit, qui sera dans le cas présent celui du Maghreb à l'époque moderne. Ce découpage en périodes emprunté à l'histoire occidentale est souvent contesté par les historiens du Maghreb, et une infinité d'exemples empruntés aux périodes médiévales pourraient être mis à contribution au sein de la même problématique, mais cette tranche chronologique allant du XVI^e au XIX^e siècle apparaît pertinente pour cette thématique de la séduction ; on l'envisagera en effet dans le contexte d'États dont l'appareil politique et le sérail assimilent constamment des individus allogènes, dans une dynamique institutionnelle réservant une large place à l'affect, à la passion. Or cette période correspond à un saut quantitatif de ce phénomène d'intégration individuelle, lié à l'expansion de la course en Méditerranée et à la multiplication des enlèvements et « ravissements » en tous genres⁵.
- 5 La séduction, dans ce cadre historique, peut être tenue pour principielle dans la dynamique politique. Tout d'abord, les deux sens du mot « séduction » s'y trouvent pleinement assumés : la séduction au sens amoureux ou érotique ; la séduction au sens du rapt, de l'enlèvement, qui débouche à plus long terme sur la captation d'un individu, homme ou femme⁶. Tous les milieux dirigeants, tant dans le royaume du Maroc que dans les Régences ottomanes de Tunis et d'Alger, se composent en effet en forte proportion d'hommes et de femmes ayant été arrachés à leur société d'origine, « raptés », réduits en esclavage, puis vendus ou offerts à un personnage de la cour ou au souverain ; ils intègrent également, et dans une proportion plus malaisée à définir, des hommes plus librement incités à venir s'établir en terre d'Islam, dans l'espoir d'une rapide ascension sociale ou politique⁷. Pour la plupart, ces hommes et ces femmes sont d'origine chrétienne, et leur conversion à l'islam, sauf à la fin de cette période, dans le courant du XIX^e siècle, est une condition à peu près impérative pour une véritable percée au sein du sérail⁸.
- 6 Ces cours, ou ces appareils politiques, sont donc voués à un régime de la faveur individuelle et de la séduction parce qu'ils anonymisent ainsi, et d'emblée, les individus qui les constituent. Cette indifférence à l'origine, naissance et statut originels, n'est certes pas absolue. D'autres principes d'acquisition de la puissance sont à l'œuvre, qui se fondent sur des privilèges familiaux, lignagers ou tribaux, mais par comparaison avec les cours européennes de la même période, ce système du « mameloukat », au sens le plus large et le plus générique du terme mamelouk, esclave, instaure un régime inflationniste de la préférence individuelle et de la séduction⁹.
- 7 Mais dans quels sens celles-ci opèrent-elles ? Le maître est toujours séduit, et le mamelouk, ou l'affranchi, séducteur ; les rôles ne s'inversent que de manière exceptionnelle¹⁰. Dans ce contexte curial, le souverain est par définition le maître du jeu

et il n'est jamais dépeint comme séducteur, si ce n'est au sens du rapt. Ce type de narration chronistique contraste donc avec la littérature des miroirs des princes ou bien encore avec celle des panégyriques et des poèmes courtisans, où l'on chante la beauté du sultan, l'amour qu'il inspire à ses sujets par la perfection ou la clarté de son visage, son rayonnement, à travers des métaphores astrales, notamment, tant lunaires que solaires. Même dans ce cadre dithyrambique, seule est admise une forme de séduction naturelle du prince : il ne saurait user sciemment de son charme et de sa beauté pour gouverner. Dans une période aussi tardive que le milieu du XIX^e siècle, le chroniqueur et ministre tunisien Ibn Abî Dhiyyâf formulait ainsi ce refus d'une attitude « séductive » du souverain, en reprenant l'un des arguments les plus communs des dialogues attribués à Aristote et Alexandre.

Le monarque, écrivait-il, doit conquérir l'amour de ses sujets par la bonté, et non pas par la beauté. Il ne suffit pas qu'il séduise ses sujets par la beauté de son visage ou celle de son écriture¹¹.

- 8 Le souverain, dans cette littérature historiographique, ne s'avère donc séducteur que dans l'acception la plus négative de la séduction, celle de l'atteinte à l'honneur des sujets, détournement ou viol de leurs épouses, leurs filles ou leurs fils¹². Les sources européennes, sur ce point, semblent faire écho aux sources islamiques et l'on peut s'interroger sur le degré de réalisme de ce motif, tant il est stéréotypé ; il pourrait constituer une simple allégorie de la tyrannie.
- 9 Mawlay Isma'îl, par exemple, souverain alaouite du Maroc qui règne de 1672 à 1727, serait mort, à l'âge d'environ quatre-vingts ans, d'une maladie vénérienne. Or, selon le témoignage d'un captif espagnol, Joseph de León, et d'autres témoignages contemporains, il aurait contractée cette maladie avec la femme séduite de l'un de ses sujets¹³. Cette femme se serait adressée à lui en audience pour se plaindre de son époux et, subitement tombé amoureux d'elle, il aurait contraint ce même époux, sous peine de mort, à divorcer d'elle. Entrée dans son harem, elle aurait finalement causé la mort du sultan.
- 10 Quelques mois plus tard, en 1728, l'histoire se répète ou semble se répéter. Le successeur du vieux roi, son propre fils, Mawlay Ahmad, se serait livré sans limites à la débauche, relate un père rédempteur, présent à Meknès, y compris avec les femmes de son père, avec des juives raflées en ville, avec ses sœurs et même avec ses frères¹⁴. Mais l'épisode qui met le feu aux poudres et provoque une révolution au palais même est à nouveau un épisode de séduction. Le sultan se serait souvenu qu'une femme qu'il avait donnée en mariage à l'un de ses caïds était « fort de son goût », et il aurait exigé qu'elle soit enlevée à son époux « bien que grosse » et conduite à son palais. Une telle gradation est éclairante : l'inceste est un crime, mais il demeure circonscrit au sérail ; les juives n'ont pas d'honneur, si bien que leur viol est un crime mineur ; séduire une femme musulmane mariée, en revanche, c'est littéralement déclencher une révolution ; le nouveau sultan est déposé.
- 11 Comment traiter alors un tel motif, dont on perçoit tout le caractère systématique ? Le paradigme narratif mis en œuvre est d'autant plus apparent qu'il s'agit de rendre compte, dans ces deux cas marocains, de la fin d'un règne et d'une transition politique. L'évidence aussi écrasante d'un modèle narratif risque alors de nous conduire à écarter toute interprétation réaliste de ces motifs, laquelle ne serait pourtant pas sans fondements. Dans les deux exemples qui viennent d'être cités, l'histoire de David, Urie et Bethsabée est manifestement prégnante, sans que l'on puisse déterminer, à ce stade de l'enquête, si cette référence est consciente ou non, si elle est le fait des témoins et observateurs

chrétiens, ou celui des acteurs et chroniqueurs musulmans. Réalisme ou non, le sultan séducteur, celui qui attente à l'honneur de ses sujets est toujours le sultan inique par excellence, dont la fin est proche ou la chute méritée.

- 12 À l'inverse, les manœuvres de séduction qu'exercent sur le sultan un fonctionnaire de cour, un ministre ou conseiller, une favorite, voire un simple caïd, ne sont pas loin d'être admises comme pleinement légitimes.

La séduction comme principe d'élection

- 13 Sans doute faudrait-il s'interroger plus systématiquement sur la réelle spécificité de ces milieux dirigeants maghrébins quant au régime de la faveur et de la préférence¹⁵. Ils se composent, comme on l'a rappelé, d'une forte proportion d'individus coupés de leur famille d'origine, dépendants d'un maître ou d'un patron dont les fonctions politiques leur procurent l'occasion d'une ascension, tantôt dans la mouvance de leur maître, tantôt autonome. La question de la séduction recoupe donc, en premier lieu, une problématique plus classique du patronage ou du clientélisme : par quels moyens obtenir des faveurs, des privilèges, ou, à l'inverse, comment capter et s'attacher des clients, les retenir auprès de soi ?
- 14 La cour, en second lieu, est par excellence, et l'Islam à cet égard ne saurait se distinguer, le lieu où se font et se défont les fortunes, celui où chacun tente de retenir l'attention du prince – ou d'un grand personnage – de provoquer son intérêt, de capter sa faveur. Mais la séduction est une stratégie d'autant plus vitale que l'on ne dispose pas d'un soutien familial ou tribal, d'un statut ou d'un appui découlant d'une appartenance lignagère. Lorsque manque cette sécurité, qui fait qu'avant même d'être présenté au prince, on bénéficie d'une forme de légitimité et d'insertion, la seule stratégie de distinction est la séduction.
- 15 Un moment à la fois originaire et emblématique de ce statut de la séduction est celui de la présentation des captifs ou des esclaves au sultan, ou au dey, au bey, qui bénéficie toujours d'une sorte de « droit de préemption » sur eux. On ne retient de surcroît dans cette présentation que les plus beaux individus, hommes ou femmes : le critère de la beauté, pour le service du prince, est décisif¹⁶. Or les témoignages ou les récits qui se rapportent à ces ascensions de mamelouks retiennent toujours le motif du premier regard, ou des premières paroles échangées, de l'attirance qu'éprouve immédiatement le souverain pour un captif¹⁷. Cette relation peut naître sous le signe de l'amitié, d'un attachement filial, mais aussi sous le signe de la passion amoureuse¹⁸. L'Islam semble avoir acquis sur ce plan une relative spécificité, qui ne s'avère peut-être pas pour des périodes plus anciennes¹⁹. L'historiographie musulmane, quoique avec une grande pudeur quelquefois, n'élude pas, en effet, ces formes de compagnonnage fondées sur la tendresse, l'amour ou l'érotisme qui lient entre eux des hommes qui tiennent l'État entre leurs mains.
- 16 Cette pratique n'est pas exactement celle des mignons, par ailleurs attestée et qui renvoie à une tradition de l'éphébie²⁰. La distinction n'est certes pas toujours aisée, ni pertinente, mais un mignon ne s'emploie qu'aux plaisirs du prince, alors que ces personnages se voient confier des responsabilités politiques, militaires ou autres, et sont éventuellement distingués et éduqués à cette fin. Cette forme de solidarité homosexuelle, charnellement

consommée ou non, parfois consentie, banalisée et recherchée, et parfois subie, fait l'objet d'une quasi-institutionnalisation.

- 17 Un modèle initiatique entraînerait des parallèles historiques qu'il serait trop long de discuter ici, et différents cas de figures sont à envisager en fonction de l'âge et du statut des « patrons » et de celui de leurs favoris. Dans tous les cas, une relation se noue entre un maître et un protégé – élevé quelquefois dans sa maison – que l'on décrit tantôt comme un lien entre un père et un fils, tantôt comme la relation de deux frères, et tantôt sous les traits d'une indéfectible amitié ; cette relation privilégiée peut conduire à la promotion de ce protégé, qui succède éventuellement à son maître, et le dépasse quelquefois, mais elle se résout souvent aussi par sa disgrâce et sa perte. La faveur du maître n'est jamais définitivement acquise, d'autres serviteurs, d'autres conseillers ou d'autres femmes, s'emploient à le séduire et à capter sa faveur. Or il est difficile, à cet égard, de distinguer des stratégies féminines ou masculines. Autant la place et les rôles de chacun sont clairs, autant ce régime de la préférence, de la faveur, ou la séduction caractérise peu l'un ou l'autre genre.

La confusion des genres ?

- 18 Les sources européennes sont généralement les plus explicites quant à la nature ou à la connotation homosexuelle des relations unissant un patron et un favori, tant la bisexualité affichée qui a cours au Maghreb paraît trancher, sinon avec les pratiques, au moins avec les normes en vigueur au nord de la Méditerranée. Néanmoins, les analyses politiques, celles des consuls par exemple, n'ont généralement pas le ton véhément et indigné que nous connaissons aux récits des rédempteurs ou d'autres témoins « moraux ». Ce type de relation, en effet, vise au premier chef à identifier les interlocuteurs, à établir qui détient du pouvoir, qui en aura et à qui il faut s'adresser.
- 19 Ce pragmatisme explique sans doute que l'on ne retrouve guère dans ces textes l'idée, par ailleurs si répandue, d'une subversion des sexes, pas plus que les stéréotypes sur le « vice turc »²¹. Les amis ou confidents du prince et des grands personnages de l'État ne sont presque jamais féminisés ou décrits sous les catégories du féminin. La séduction, à cet égard au moins, n'est pas identifiée comme une stratégie féminine ou féminisante. Tout au plus est-elle placée sous le signe de l'enfance, l'âge du caprice et de l'égoïsme, ce qui renvoie à d'autres stéréotypes du politique en Islam : l'absence d'une notion de la chose publique et du bien public, l'avidité des dirigeants et la corruption généralisée de l'appareil d'État. Cette référence à l'« enfance » politique à travers les favoris est particulièrement explicite, par exemple, dans la description que le comte de Pückler Muskau, célèbre voyageur prussien, fait de la cour du bey de Tunis en 1835 :

Les relations du bey envers les jeunes mamelouks ont quelque chose de paternel, inconnu dans les mœurs européennes, et quand ceux-ci sont en faveur, l'usage leur permet une grande familiarité. Il leur est surtout permis de faire à leur maître des demandes qui paraîtraient fort étranges en Europe. Ainsi, par exemple, quand un mamelouk a besoin d'argent, il demande sans façon au bey de lui concéder un domaine de la couronne dont il perçoit les revenus pendant sa vie, ou bien de lui donner un *thiskera* (bon sur le trésor) ce qui ne se refuse presque jamais. Mais les favoris le tourmentent perpétuellement comme des enfants, tantôt pour avoir la bague qu'il porte à son doigt, tantôt pour un riche costume, ou une arme, ou un beau cheval de ses écuries, et dans ce cas comme dans l'autre, il est rare qu'ils éprouvent un refus²².

- 20 Cette dispersion des richesses serait en fait compensée, selon le même observateur, par la « stérilité » des mamelouks, hommes sans famille et sans postérité²³ :
- À la vérité c'est toujours lui qui hérite de ses mamelouks, de sorte que ces cadeaux sont plutôt des prêts que des dons²⁴.
- 21 Il y aurait donc une forme de rationalité reconnue ou vaguement reconnue du système : l'emploi au service de l'État d'individus sans attaches (en théorie tout au moins), tout entier dévoués à la cause de leur maître, laquelle doit elle-même, idéalement, se confondre avec celle du royaume. Les sources islamiques contemporaines reflètent d'ailleurs sur ce point un débat récurrent, ou une constante tension quant à cette forme « mameloukale » de l'État. Tantôt l'on mettra l'accent sur le dévouement de ces amis du prince, élevés dans le sérail, compagnons des bons et des mauvais jours, tantôt, et avec une vigueur croissante à mesure que s'affirme une réaction nationale, on fustige ce règne des favoris, étrangers au royaume, et dont les caprices vident le Trésor et détournent le souverain de ses devoirs²⁵.
- 22 Il est alors symptomatique que les femmes demeurent assez peu concernées par ces débats. Les harems sultaniens, tout au long de cette période, et en continuité avec les périodes médiévales, sont massivement peuplés de captives, de femmes d'origine le plus souvent chrétienne, mais encore d'origine sub-saharienne. Cette composante n'exclut pas, plus ponctuellement, des stratégies d'alliance matrimoniale dans leur royaume des souverains maghrébins, plus particulièrement dans les périodes de crise politique, mais elles-ci sont encore mal connues, demeurent sous-étudiées par les historiens. La proportion des femmes du harem qui sont des filles de sujets musulmans semble dans tous les cas minoritaire²⁶.
- 23 Tout le problème serait alors d'établir dans quels cas l'indigénéité, ou l'appartenance à un lignage ou une tribu du royaume, instaurent une différence de statut avec les femmes d'origine servile, généralement chrétienne, qui ont pour elles, et dans un autre registre de la valeur, le prestige de leur beauté et de leur prix, de leur valeur marchande²⁷. Contrairement à ce que voudrait une tradition anthropologique tenace, en effet, ces sociétés musulmanes ne sont pas indifférentes au « sang » de la mère, et dans les conflits de succession entre deux frères de mères différentes, on voit ressurgir des argumentations contradictoires sur la supériorité de telle ou telle origine maternelle ; elles attestent ainsi, à l'occasion des crises dynastiques, une vulnérabilité du statut – mais non pas toujours de la position – de ces femmes d'origine étrangère et sans lignage²⁸.
- 24 Les femmes, cependant, et quelque soit leur origine, sont estimées jouer un jeu plus égal, en un sens, que les hommes, dans la course à la faveur et dans les manœuvres de séduction : cet acharnement à capter ou conserver la faveur du prince par tous les moyens n'est d'aucune façon le privilège des captives. Quand bien même un certain nombre des pensionnaires du harem seraient protégées par leur naissance, leur lignage, il n'en découle aucune garantie, aucune sécurité quant à la faveur du prince ; une fille de marin ou de berger « raptée » sur les côtes italiennes ou espagnoles peut prendre le pas sur toutes les autres et imposer l'ordre de succession. L'argument nationaliste de l'allogénéité demeure donc au bout du compte, dans leur cas, un argument de crise, beaucoup plus faiblement activé que dans le cas des hommes.
- 25 Dans cette double configuration de la préférence et de la faveur, où se profile alors le seuil à partir duquel le souverain est dit « dominé par ses passions ? » À partir de quel moment lui reproche-t-on d'être sous influence, sous emprise, de ne plus être maître de ses

décisions, d'être le jouet de ses favoris ou de ses favorites ? Il est difficile de définir un seuil dans ces conditions, tant ce régime de faveur et de séduction semble institutionnalisé, routinisé. Une limite de légitimité pour l'opinion publique ou pour les historiographes locaux pourrait être la manifestation, de la part du souverain, de penchants trop exclusivement homosexuels. Un régime bisexuel semble en effet un cas de figure si banal et si consensuellement admis, en matière d'influence politique, que l'on observe souvent un doublet des favoris, soit un redoublement du lien affectif, amoureux ou érotique.

- 26 Une favorite tentera ainsi de profiter de son privilège pour avantager sa famille d'origine et renforcer sa position au palais. Joseph de León mentionne, par exemple, que dans la fin de son règne, un favori espagnol de Mawlay Ismâ'il, Al Jarte, n'était autre que le frère de son épouse préférée, Lalla Halima²⁹. Celui-ci n'est d'ailleurs évoqué dans ce récit de captivité qu'à l'occasion d'un châtiment exemplaire que lui inflige le roi, pour avoir enlevé et séduit des femmes mariées : le même motif, et qui n'est pas dépourvu de vraisemblance, exprime cette fois la tyrannie du favori et non pas celle du sultan. Dans le cadre des Régences ottomanes, la relation privilégiée qui lie un puissant personnage et l'un de ses protégés paraît plus souvent encore redoublée par une alliance matrimoniale (comme elle l'est d'ailleurs dans le milieu de la boutique ou du négoce). Le jeune mamelouk ou captif, converti à l'Islam, affranchi, épouse la fille de son maître, ou encore sa sœur³⁰.
- 27 Toutefois, quelque soit le degré d'intimité que connaissent les deux hommes, le harem du maître demeure l'objet d'un interdit absolu. Il y a là un fort paradoxe dont les conséquences, fort prévisibles, sont omniprésentes dans les narrations de captivité. La tentation de la transgression serait constante. Les sources islamiques, au nom de la pudeur, de la bienséance ou par prudence, ne sauraient qu'être discrètes, au mieux allusives, sur les histoires d'adultère, et sur les crises du harem en général. Les récits émanant de témoins et d'acteurs chrétiens (ou retournés au christianisme), en revanche, résonnent d'histoires de femmes et d'épisodes de conquêtes amoureuses féminines, qui subvertissent fortement cette apparence d'un monde d'hommes, où rien ne se joue que d'homme à homme.

Jusqu'à l'inversion des rôles

- 28 Les nombreux témoignages faisant état de liaisons amoureuses entre des femmes du harem et des hommes du sérail, chrétiens d'origine, s'avèrent d'une interprétation délicate. La cour, le palais, n'ont pas le privilège de ces tropismes amoureux. Emmanuel d'Aranda à Alger, par exemple, ou encore Mouëtte au Maroc, comme d'autres auteurs, décrivent de manière plus générale une attirance des musulmans pour leurs esclaves chrétiens, ainsi que diverses stratégies amoureuses de ces derniers, qui s'intègrent dans la cité et se notabilisent par leur mariage avec une veuve, par exemple³¹. On constate néanmoins que des histoires d'adultère sont assez systématiquement évoquées pour expliciter des crises politiques, lors même qu'elles paraissent suffisamment limpides par elles-mêmes.
- 29 Il y aurait donc une apparente gratuité ou une insaisissable rationalité du thème de l'épouse, femme ou fille du souverain, séduite par le favori ou par un familier du sérail. Ainsi, selon diverses sources consulaires, Mariano Stinca, ministre et favori du bey de Tunis Hamouda Pacha (1782-1813), aurait eu une liaison avec la belle-sœur du bey,

l'épouse de son frère et rival, et le mari trompé, découvrant l'affaire, aurait obligé Stinca à empoisonner son maître pour lui ouvrir la voie au trône³². Ainsi, dans une banale affaire de rivalité au trône, qui s'inscrit dans un moment où le principe de la primogéniture n'est pas établi, où la rivalité des frères est structurelle, pourquoi recourir dans l'explicitation, non pas à la figure du favori – car le coup de couteau ou le poison fatals émanent souvent, en effet, de familiers – mais à l'intrigue amoureuse, et qui implique des femmes de surcroît ? Quel crédit peut-on accorder par conséquent, dans cette apparente surenchère, au motif récurrent de l'intrigue amoureuse qui se noue entre un protégé du souverain et une femme de son harem ?

- 30 Ce problème peut être et doit être envisagé de plusieurs façons. La première consiste à identifier dans ces récits les éléments de romanesque et de fiction. Cette production de témoignages ou de récits est à replacer, en effet, dans le cadre de l'engouement du public européen pour les histoires d'amour au sérail : il y aurait une conformation des témoins au goût de leur lectorat ou une déformation en amont de leurs propres catégories d'intelligibilité.
- 31 Une seconde manière d'envisager la question serait au contraire une lecture littérale de ces relations : pourquoi refuser a priori un contenu réaliste à ces histoires sous prétexte qu'elles font intervenir dans la politique des ressorts supposés annexes : le sentiment amoureux, l'attraction érotique... ? Le sérail est peuplé des plus belles créatures du royaume, hommes et femmes, recrutés dans l'ensemble du bassin méditerranéen et même au delà. À ce critère de beauté s'ajoute dans la plupart des cas la jeunesse, car l'on est généralement conduit au sérail, sinon dans l'enfance, au moins dans l'adolescence. Les hommes, enfin, sont sélectionnés pour leurs esprit d'initiative, ou leur intelligence, leur hardiesse, qualités qui séduisent le souverain mais qui se révèlent tout aussi utiles pour conquérir les femmes et ruser avec les gardes du harem. Comment s'étonner que dans un tel milieu et dans un tel confinement des aventures amoureuses voient le jour ? Le goût du risque, la stimulation du danger, le défi viril jouent sans doute un rôle dans la multiplication de ces histoires. Par ailleurs, puisque ces milieux de cour ou de sérail sont aussi des écoles politiques, dans lesquelles l'élève succède souvent au maître, ou l'évince, ou le renverse, on peut concevoir que cette rivalité latente ait investi le territoire sacré du harem.
- 32 Il est pourtant d'autres rationalités politiques à ces intrigues, que révèlent assez explicitement les sources biographiques. Dans un régime de séduction, de faveur individuelle, comment les femmes auraient-elles pu être tenues à l'écart du champ de manœuvres séductives et d'affrontements qu'est le sérail ? Le harem est un des lieux où circule l'information, où l'on s'informe de la cote des uns et des autres, des dispositions du maître, des risques de disgrâce et des cabales naissantes. Une intrigue amoureuse est donc aussi le moyen, pour l'un et l'autre partenaire, homme et femme, d'accéder à d'autres sources d'information et, au péril de sa vie, de nouer une alliance³³. On voit ainsi fréquemment des femmes du harem intercéder auprès du souverain pour plaider la grâce d'un favori disgracié, implorer sa clémence.
- 33 Les femmes jouent donc un rôle plus actif qu'il n'y paraît dans ces affaires. Quand bien même elles sont officiellement recluses et passives, cette fonction d'intercession, par exemple, qui révèle leurs implications dans les coteries du sérail, voire leurs inclinations, leur est assez consensuellement reconnue. Mieux encore, les récits de captivité qui décrivent des intrigues amoureuses entre des "mamelouks" et des dames de la cour prêtent assez souvent à ces dernières l'initiative de telles aventures. Thomas Pellow,

captif anglais au service de Mawlay Ismâ'il, décrit de cette manière une scène de séduction qui repose sur une inversion complète des rôles viril et féminin³⁴. Affecté à la garde d'un jardin royal, il voit arriver la « reine » et n'a pas le temps de se cacher. Elle est instantanément attirée par lui et elle intrigue pour qu'il entre à son service. Suivent des mois de frayeur durant lesquels le jeune homme redoute « tant l'épée de l'empereur que le poison de la reine³⁵. Dépossédé de toute initiative virile, il tremble si fort d'être découvert qu'il supplie sa bienfaitrice de le faire muter hors du palais.

- 34 Vantardises d'un captif ? Cette partie du récit met si clairement à mal la virilité de Pellow, qui entame avec plus de confiance, après le service de la reine, une carrière de « capitaine » ou caïd, que l'on peut difficilement y voir une coquetterie. Ce récit, par ailleurs, n'est pas un cas isolé. Ces situations dans lesquelles un mamelouk se soumet dans la crainte à l'initiative amoureuse d'une femme de son maître, sont-elles à interpréter sur un mode exclusivement métaphorique ? L'initiative amoureuse des femmes est-elle en ce cas une manière de signifier leur initiative politique ou constitue-t-elle plus littéralement le moyen, ou l'un des moyens, de la mettre en œuvre ?
- 35 Le lecteur de ces textes est aujourd'hui dérouté par leur trop parfaite actualisation, même si elle demeure implicite, d'un modèle coranique et biblique – ici celui de Joseph et Zulikha, l'épouse de Putiphar, ailleurs celui de David et Bethsabée³⁶. La figure de Joseph est sans doute particulièrement prégnante dans ces configurations de la narration et de l'action. Comme l'intendant de Putiphar, ces jeunes gens sont coupés de leurs attaches familiales, livrés à un maître dans la captivité ; comme lui, ils sont beaux et se déclarent en butte aux manœuvres séductives de leur maîtresse ; comme lui, enfin, ils s'efforcent d'être de bons gestionnaires du royaume, ou le font entendre, et prétendent s'élever, pour cette raison, dans l'appareil politique.
- 36 En dépit de cette quasi perfection du modèle scripturaire, la présence de matrices narratives bibliques ou coraniques ne doit pas décourager toute interprétation réaliste. Elle peut même, à l'inverse, l'encourager : c'est peut-être parce que la séduction est perçue sous un jour aussi structurel, principiel, dans ce type de système politique, que les chroniqueurs, musulmans ou chrétiens, actualisent de manière aussi consensuelle, quoique dans des styles et sur des modes différents, ces réminiscences scripturaires.

NOTES

1. Pour une présentation synthétique de l'état de ces questions : Ch. Lindholm, *The Islamic Middle East. An Historical Anthropology*, Oxford, 1996, chap. 16 : « Escapes from Distinction : Love and Friendship » ; T. Bianquis, « La famille en Islam arabe », in A. Burguière, Ch. Klapisch-Zuber, M. Segalen, F. Zonabend (dir), *Histoire de la famille*, t. II, Paris, 1986.
2. A. Grosrichard, *Structure du sérail. La fiction du despotisme asiatique dans l'Occident classique*, Paris, 1979 ; N. Tazi, « Le secret du sérail », *Cahiers Intersignes*, n° 6-7, printemps 1993 ; « L'amour et l'Orient », p. 187-200.
3. C. S. Jaeger, « L'amour des rois : structures sociales d'une forme de sensibilité aristocratique », *Annales ESC*, mai-juin 1991, n° 3, p. 547-571.

4. Une des thèses majeures du célèbre ouvrage d'E. Saïd, *L'Orientalisme*, Paris, 1980, 2^e éd., 1997, (éd orig. 1978) est celle de la féminisation de l'Orient et des Orientaux dans les représentations occidentales, l'Orient dans son ensemble devenant une sorte de macro-harem.
5. Sur ces rythmes : B. et L. Bennassar, *Les Chrétiens d'Allah*, Paris, 1989 ; S. Bono, *Les Corsaires en Méditerranée*, trad. de l'italien, Paris-Rabat, 1998 (éd. orig. 1993) ; M. Fontenay, « Course et piraterie de la fin du Moyen Âge au début du XIX^e siècle », in *Commission internationale d'histoire maritime, Course et piraterie*, Paris, 1975.
6. C. Dauphin, « Fragiles et puissantes, les femmes dans la société du XIX^e siècle », 97-98, in C. Dauphin et A. Farge, *De la violence et des femmes*, Paris, 1997 ; L. Martines, « Séduction, espace familial et autorité dans la Renaissance italienne », in *Annales HSS*, mars-avril 1998, n° 2, p. 255-290.
7. À ce Maghreb ottoman, il faudrait ajouter la régence de Tripoli, que l'on omet le plus souvent faute d'études accessibles et récentes. On comptera dans un avenir proche, avec la thèse en cours d'achèvement de N. Lafi sur Tripoli de Barbarie.
8. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le recrutement de « mamelouks » chrétiens se tarit, d'une part, et d'autre part des logiques nationales et consulaires entravent désormais les conversions. Des conseillers ou confidents chrétiens (ministres, médecins...) occupent en revanche des positions similaires auprès de nombreux gouvernants maghrébins.
9. Mamelouk s'entend ici non pas en son sens étymologique, celui de l'esclave, *mamelûk*, mais au sens de l'individu « rapporté », libre, affranchi ou encore esclave, lequel figure sous ces trois acceptions une pièce maîtresse de la plupart des systèmes politiques islamiques.
10. N. Tazi, *op. cit.*, p 194.
11. Trad. H. Karoui, non publiée.
12. voir note 6.
13. Ch. de La Véronne (éd), *Vie de Moulay Isma'il, roi de Fès et de Maroc, d'après Joseph de León (1708-1728)*, Paris, 1974, p. 14-15, p. 87-88.
14. *Idem.*, *Documents inédits sur l'Histoire du Maroc, Sources Françaises*, t. I, 1726-1728, Paris, 1975, p. 44.
15. J. Revel, « La cour », in P. Nora (dir), *Les Lieux de mémoire*, t. III, *Les France*, 2. *Traditions*, Paris, Gallimard, 1992, p. 129-193.
16. Les stratégies électives, à cet égard, peuvent être cumulatives et elles impliquent en réalité différents électeurs. L'ascension d'une jeune captive génoise dans le harem de Husayn b. Ali, dans la Régence de Tunis au XVIII^e siècle sera ainsi décrite par le chroniqueur Muhammad Saghir b. Yûsuf comme la conséquence d'une autre stratégie féminine ; une relation de patronage est également pertinente dans ce cas : « Il advint qu'un navire appartenant au bey captura en mer un navire génois où se trouvait une belle jeune fille de vingt ans. Le reis veilla spécialement sur cette jeune fille et cacha sa figure aux marins. Dès son arrivée à Tunis il fit part de sa capture au bey qui envoya chercher de suite la prisonnière. On la lui présenta, elle lui plut, et il l'engagea à se convertir à l'islam, ce qu'elle fit ; il la fit alors entrer dans son harem où se trouvaient à cette époque des mulâtresses et des femmes de haute naissance. Celle de ces femmes qui commandait aux autres était Fathma bent Otsmane, qui ne lui avait pas donné d'enfant mâle. Lorsqu'elle s'aperçut que son époux Hassine avait du penchant pour cette jeune femme, elle chercha à lui être agréable en favorisant ses desseins amoureux, et une nuit, après l'avoir habillée elle-même et l'avoir couverte de bijoux, elle l'amena au bey qui se montra très heureux de ce qu'avait imaginé son épouse ». Muhammad Saghir b. Yûsuf, *Chronique tunisienne*, trad. V. Serres et M. Lasram, Tunis, 1902, 2^e éd. Tunis, 1978, p. 22.
17. Le ravisement peut être aussi le fait du captif, bien que l'on ait peu de témoignages à cet égard. Thédénat esclave français d'Uzès, entré au service du bey de Mascara, vers 1780, décrit ainsi un processus de séduction réciproque lors de sa présentation au bey : « Le lendemain donc je fus présenté devant ce sultan. À son aspect et à la magnificence de sa coupe (c'est la salle où il

reçoit sa cour) tous mes sens furent si surpris que je savais à peine si j'existais ou non. C'était un homme de 40 à 45 ans, d'une belle figure, ayant une barbe noire qui le faisait paraître très blanc et qui lui descendait jusqu'au milieu de la poitrine et des moustaches qui lui tombaient sur les épaules, à l'usage des Turcs.[...] Il était assis sur son lit de justice qui n'était qu'en étoffes brodées, ainsi que ses habillements. Tout brillait en lui et saisissait d'admiration. Les murs de la salle étaient couverts de tapisseries superbes, au dessus desquelles on ne voyait que l'or [...]. La cour qui l'entourait n'était guère moins brillante. Enfin tout ce qui s'offrait à mes yeux m'avait si tellement ravi qu'à peine pouvais-je répondre aux questions du bey, que ma vue avait semblé réjouir », p. 164, M. Emerit, « Les aventures de Thédénat, esclave et ministre d'un Bey d'Afrique (XVIII^e siècle), *Revue africaine*, n° 414-415, p. 143-184.

18. Voir par exemple, pour le XVI^e siècle à Alger, Diego de Haëdo : « Le troisième roi d'Alger fut Hassan Agha qui était, comme nous l'avons dit, renégat et eunuque. Kheir-ed-Din l'avait fait captif au pillage d'un bourg de la Sardaigne, alors qu'il était encore enfant. Comme il était beau et bien fait, il l'avait fait eunuque (ce qui en turc se dit agha) et l'avait élevé dans sa maison comme son propre fils. Hassan montra tellement d'intelligence dans toutes les affaires dont il fut chargé par son maître, que celui-ci, quand il fut devenu gouverneur d'Alger, le nomma son kahia ou majordome et lui donna la direction de tous ses biens. Plus tard, il le fit Beglierbey ou général en chef », p. 76, Haëdo, *Histoire des Rois d'Alger*, trad. H. de Grammont, 2^e éd., Paris, 1998 (1^{ère} éd. Alger, 1881, éd. orig. Valladolid, 1612).

19. C. S. Jaeger, « L'amour des rois... ».

20. N. Béranger, *La Régence de Tunis à la fin du XVII^e siècle*, introd. et notes de P. Sebag, Paris, 1993, p. 95-96.

21. E. d'Aranda, *Les Captifs d'Alger*, texte établi par L. Z'rari, Paris, 1997 (éd. orig. Bruxelles, 1656).

22. F. von Pückler Muskau, *Chroniques, lettres et journal de voyage*, t. I, Paris, 1837, p. 235.

23. Ces deux points sont d'ailleurs à nuancer fortement et reflètent surtout le principe du système mameloukal.

24. *Id.*

25. Sur ces débats, voir notamment M. el A Ben Achour, « La politique réformatrice à l'épreuve de la société. L'exemple de l'expérience de Khayr addin en Tunisie », *Hespéris-Tamuda*, vol. XXXII, 1994, p. 81-89.

26. Les alliances avec d'autres familles régnantes sont à peu près inexistantes à l'époque moderne.

27. G. Alleaume, « Le mamelouk et la concubine », texte inédit.

28. M. Ayada a récemment entrepris une recherche sur ce thème pour le cas du Maroc.

29. Ch. de La Véronne (éd), *Vie de Moulay Isma'il...*, p. 6, p. 29, p. 105.

30. « Biographie du Bach mamelouk Hassine », in Ch. Monchicourt (éd), *Relations inédites de Nyssen, Filippi et Calligaris*, Paris, 1929, p. 340-352.

31. E. Aranda, *op. cit.*, p. 112-114 ; G. Mouëtte, *Histoire des conquêtes de Mouley Archy*, Paris, 1683, p. 388 ; *Esclave à Alger. Récit de captivité de João Mascarenhas (1621-1626)*, trad. et prés. P. Teyssier, Paris, 1993, p. 138.

32. F. von Pückler Muskau, *op. cit.*, p. 143 sq.

33. Les eunuques eux-mêmes peuvent être impliqués dans des relations amoureuses.

34. M. Morsy (éd.), *La Relation de Thomas Pellow. Une lecture du Maroc au XVIII^e siècle*, Paris, 1983, p. 76 sq.

35. *Id.*, « Je ne tardai pas à m'apercevoir que celle-ci n'était pas sans avoir quelque dessein sur moi, de telle sorte que je me trouvais comme un homme au bord d'un précipice qui, au moindre faux pas, risque de tomber et de se rompre le cou. Toute ma prudence ne me semblait pas de trop car mon innocence même ne pouvait me mettre à l'abri des funestes conséquences des passions royales, la reine étant aussi portée à l'amour que l'empereur à la jalousie », p. 77.

36. S. Goldman, *The Wiles of Women. The Wiles of Men. Joseph and Potiphar's Wife in Ancient Near Eastern, Jewish and Islamic Folklore*, New York, 1995.